

Louis SQUILLANTE

Secrétaire de l'Association des Ecrivains Algériens

— O —

LA DERNIÈRE DILIGENCE

Il y a très longtemps, j'étais un petit bonhomme tout blond. J'avais à peine six ans, mon père était magistrat dans une modeste commune d'Algérie, lieu sauvage et charmant, à la fois un bout du monde et un petit chez nous. C'était Khenchela. On y accédait par Batna, grâce à un chemin de fer à voie étroite, presque un jouet. Une fois rendu dans ce village, accroché au Mont Chabor, il semblait difficile d'avoir de nouveau accès à la civilisation.

Il y avait pour les grandes personnes du travail dans la commune : le pharmacien, la scierie mécanique où descendaient les cèdres de la forêt, l'épicier, le marchand de tabacs " Boudiaf ", le bourrelier et le maréchal-ferrant où s'arrêtaient les arabas chargées de grains. Tous vivaient laborieux et calmes, préparant toute la semaine les marchés du lundi. Le marché était important ; j'entendais très tôt son brouhaha de mon lit, le matin, et toute la journée les échanges se faisaient dans un affairément bruyant mais amical ; on sentait que venus de très loin dans la nuit, ces chaouïas étaient heureux de se rencontrer avec leurs amis citadins ; il y avait une grande école où Français et Musulmans faisaient leur première lecture.

Mais ce qui est surtout gravé en moi, c'est la diligence. Elle arrivait vers 4 ou 5 heures du soir d'Ain-Beida après une course de plus de 100 kilomètres. Un nuage de poussière l'annonçait et nous, les enfants du village, nous l'attendions devant l'écurie où chaque soir elle s'arrêtait. C'était une vraie diligence, jaune avec un coupé, une impériale, les chiffres 1^{ère} et 2^{ème} classes en noir, des chevaux qui sentaient fort la sueur, des grelots qui sonnaient tout au long de la route et pour uniformiser le tout un manteau de grise poussière. Le cocher corse nous effrayait en claquant du fouet ; il dételait et rentrait ses chevaux et alors, ô joie de mon enfance : la diligence nous appartenait. Nous les gosses nous étions seuls dans cette énorme et mystérieuse voiture. Nous sautions de banquette en banquette, allant jusqu'à escalader la capote de toile qui sentait si bon le goudron... Et puis, la nuit tombante nous surprenait ; il fallait rentrer et attendre le lendemain. Ce bonheur venu de loin tiré par six chevaux donnait aux enfants du bled, l'odeur de la ville. Nous étions heureux et spectateurs innocents à l'œuvre civilisatrice des Français, nous jouions de ce moyen de transport que l'on disait confortable et qui, pourtant, allait mourir, car c'était la dernière diligence.

La vie était alors paisible, elle allait au rythme du trot de l'équi-

page que je viens d'évoquer. Il y avait dans l'air quelque chose de calme, de doux. On vivait sans énervement, seulement gouverné par les lois naturelles que dicte la vie campagnarde. Les routes étaient poussiéreuses, la misère plus répandue peut-être mais l'homme dans sa personne et dans sa volonté était plus fort et mieux armé, son équilibre intellectuel était meilleur.

La musique du moment ressemblait à l'hymne naturel que joue la mer roulant ses galets sur la plage ou encore à celui plus changeant du vent à travers la forêt. La grande, l'extrême vitesse réalisée sur terre ou dans les airs était une dizaine de fois supérieure à celle du cheval. L'éclairage était au pétrole. Quelques lampes dans les rues du village éclairaient les boutiques et lui permettaient un profond sommeil tout au long de la nuit.

Il n'y avait nulle obsession dans l'air, chacun allait et venait du pas tranquille de l'homme sans souci. On prenait le temps de voyager et si la route était longue, la patience ajoutait des heures aux heures et finalement le ruban interminable de la route cahotante était vaincu.